

—Malheureuse! Et quel est cet autre?

Elle approchait si près son visage du mien que je sentais son souffle brûlant sur mon front.

—J'aime Jean Ménard de toutes les forces de mon être; nous avons échangé nos serments et j'ai juré de n'appartenir qu'à lui seul.

Ma mère eut un ricanement qui me parut lugubre.

—Bel amour qui consiste à aimer un homme sans fortune!... Jean Ménard est un malin, il a su captiver la fille pour avoir son argent, et son scrupule l'a empêché de venir trouver la mère...

Elle continua de rire silencieusement et son rire me broyait le cœur. Je levai vers elle un regard suppliant.

—J'aime Jean, ma mère; que nous importe l'argent; gardez ce que vous comptiez me donner et il ne m'en prendra pas moins pour femme. Nous serons si heureux d'être tout l'un pour l'autre que nous ne sentirons pas les privations auxquelles notre pauvreté nous obligera...

Attendrie par mes propres paroles, j'avais glissé à genoux et pris la main de ma mère; je la portai à mes lèvres et les larmes, roulant sur ma joue, venaient la mouiller.

—Je vous en prie, continuai-je, unissez-vous. Jean viendra vous parler, ne le repoussez point. Nous vous aimerons tant que vous ne regretterez pas votre générosité. Maman, ce doit être si bon d'être la femme d'un homme que l'on aime!

Ma mère était si bien faite à l'idée de mon mariage avec Pierre Latour, que ma prière lui fit l'effet d'un blasphème: elle me repoussa, presque brutale.

—Tout ça, ce sont des enfantillages! Tant pis pour toi si tu as été assez sotte pour t'enticher de ce garçon, tu en seras quitte à n'y plus penser... Pierre Latour vient demain, et j'exige que tu lui fasses bon accueil. J'ai le droit de disposer de toi selon mon bon vouloir: donc je te marie à qui me plaît.

La dureté de ma mère me cingla comme l'eût fait un coup de fouet. Je me relevai brusquement et croisant les bras, les larmes soudain séchées, je lui dis hautement:

—Nous serons deux à vouloir, maman. J'opposerai ma résistance à la vôtre, et nous verrons qui triomphera!

Je n'avais pas achevé ma phrase que je reçus le plus fort soufflet que ma mère m'ait jamais donné.

Je m'y attendais si peu que, saisie d'une crainte subite, je courus m'enfermer dans ma chambre, et là, je laissai exhaler ma colère en plaintes amères.

* * *

Le lendemain, nous achevions de déjeuner, quand la voiture de Pierre Latour s'arrêta dans la cour.

Au regard implacable que ma mère posa sur moi, je compris l'inutilité d'une résistance. Cependant, j'étais si décidée à lutter, que profitant de la sortie de celle-ci qui allait accueillir le visiteur, je m'échappai de la maison par une porte de derrière, et j'allai me dissimuler dans un grenier à fourrages, entre deux gerbes de foin.

De l'endroit où j'étais blottie, je ne pouvais voir ce qui se passait dans la cour, mais j'entendais parfaitement ce qui s'y disait. J'y étais à peine depuis quelques minutes, que mon nom arriva jusqu'à moi, jeté par les servantes qui me cherchaient. Bientôt aussi, je distinguai la voix de ma mère et, au ton dont elle m'appelait, je devinai combien elle était furieuse de mon absence.

Je restai dans ma cachette jusqu'à ce que le bruit des grelots de la voiture de Pierre, m'apprit que celui-ci s'éloignait.

Alors, avec bien des hésitations, je regagnai la maison. Sur le seuil, je m'arrêtai, n'osant avancer.

Ma mère tournait autour de la cuisine, avec des gestes menaçants s'adressant à un être imaginaire que je devinais être moi.

En voyant cette tempête dont j'étais la cause, je voulus me retirer sans bruit, mais ma mère m'avait aperçue et devant le regard chargé d'éclairs qu'elle eut à mon adresse, je fermai les yeux, effarée.

Brusquement, elle bondit sur moi et, ma saisissant par ma robe, elle m'envoya d'une poussée à l'autre bout de la cuisine. Alors, prenant une branche de bois qui traînait près de l'âtre, elle m'ap-